FROSINE,

OU

LA DERNIÈRE VENUE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par J. B. RADET,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 frimaire, an 9.

NAPOLI

A PARIS,

Se vend au Théâtre du Vaudeville, chez BRUNET.
Et chez BARBA, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1803)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FLORIMONT, directeur de Spectacle.	*Lenoble.*
DORVAL, fils de Florimont.	*Albert.*
FROSINE, comédienne.	Mlle *Delisle.*
NICETTE, jeune paysanne.	
ROSALIE.	
FORLIGNAC, gascon.	
Mad. GRIGNOLE.	
UNE POISSARDE.	

La scène est à Paris chez Florimont.

S'adresser au citoyen Wicht, chef de l'orchestre du théâtre du Vaudeville, pour les accompagnemens de toutes les pièces jouées sur ce théâtre depuis sa création.

FROSINE.

Le théâtre représente un sallon.

SCENE PREMIÈRE.

DORVAL, FROSINE.

DORVAL.

Venez, ma chère Frosine, mon père est sorti ; nous pourrons causer tout à notre aise.

FROSINE.

Mais, s'il vient à rentrer ?

DORVAL.

Pas sitôt : il est allé présider au départ de sa troupe ; d'ailleurs, nous l'entendrons, et je vous ferai sortir sans qu'il vous apperçoive.... Mais pourquoi craignez-vous tant de le voir ?

FROSINE.

C'est que sa réponse par écrit ne doit me laisser aucune espérance.

DORVAL.

Une lettre n'est pas toujours...

FROSINE.

La sienne est très-positive.

DORVAL.

Vous le croyez ; mais...

FROSINE.

Je vois bien qu'il faut vous la relire... Ecoutez... (*elle lit.*)

« Mademoiselle, vous vous proposez pour jouer les soubrettes au théâtre du Vaudeville, que je vais établir à Di-
» jon ; je vous crois très-capable de tenir avantageusement
» cet emploi ; mais j'ai, au moins, tout ce qu'il me faut à
» cet égard, ainsi que pour mes autres rôles... Si je me dé-

» terminais à prendre une femme de plus, ce serait une per-
» sonne dont je connaîtrais les talens, pour pouvoir sup-
» pler à tous les emplois de son sexe, et cette personne-là
» me deviendrait d'une grande utilité, vu le chapitre des in-
» dispositions subites.

» Mon fils m'a parlé de votre personne et de votre talent
» d'une manière très-favorable pour vous : mais, outre que
» les jeunes gens sont un peu sujets à l'exagération, j'ai
» coutume, en pareil cas, de ne m'en rapporter qu'à moi. »

» Agréez, mademoiselle, etc.

Signé, FLORIMONT.

Cela est-il clair ?

DORVAL.

N'importe, je crois que si vous vouliez...

FROSINE.

Voilà sa lettre.

DORVAL.

Air : *C'est tout comme ton Hypolite.*

Malgré ce refus que je voi,
Je n'ai pas perdu l'espérance,
Devant mon père, croyez moi,
Paraissez avec assurance.
Deux beaux yeux sont d'un grand secours,
Et leur éloquence est extrême.
Femme jolie obtient toujours
Ce qu'elle demande elle-même.

FROSINE.

Tout cela est très-obligeant ; mais vous parlez en amant prévenu, et votre père voit en directeur qui calcule, ce qui n'est pas du tout la même chose.

DORVAL.

Mais enfin, vos talens...

FROSINE.

Ah ! de grace, mon ami, laissons-là les louanges ; nous autres, comédiens, nous savons ce que cela vaut.

Air : *De la fille en loterie.*

Si vous parliez de mes talens,
Il me faudrait parler des vôtres :
Nous nous ferions des complimens,
Tout comme s'en font beaucoup d'autres ;

Mais serions-nous au fond du cœur
Dupes de cette jonglerie ?
Je ne vois rien de moins flateur
Qu'une semblable flaterie.

DORVAL.

Quel parti prendre ? que faire !

FROSINE.

Ecouter la raison, suivre votre père et m'oublier.

DORVAL.

Et c'est là le conseil que je reçois de vous ? Ah ! Frosine, si vous m'aimiez...

FROSINE.

Si je ne vous aimais pas, voudrais-je me placer à un théâtre avec tous les désagrémens d'y être la dernière venue ? refuserai-je à Bordeaux un engagement beaucoup plus avantageux que celui que je sollicite en vain auprès de votre père ?

DORVAL.

Eh bien ! acceptez cet engagement ; allez à Bordeaux, je vous y suivrai...

FROSINE.

Y pensez-vous ?

DORVAL.

C'est un parti pris : rien ne pourra me faire changer de résolution, et, malgré vos froideurs, votre indifférence...

FROSINE.

Ah ! les grands mots, les injures ! écoutez, mauvaise tête ; je ne voulais pas vous confier mon projet, dans la crainte que j'ai de ne pas réussir ; mais pour vous empêcher de faire quelqu'étourderie, je vois bien qu'il faut tout vous dire.

DORVAL.

Ah ! parlez, parlez bien vîte, rendez-moi l'espérance.

FROSINE.

Apprenez donc que je vais, tout-à-l'heure, faire une nouvelle tentative auprès de votre père, en paraissant successivement devant lui sous l'habit et le carectère de différens personnages.

DORVAL.

Bon !

FROSINE.

La portière est dans mes intérêts; elle m'a donné une chambre où je viens de faire apporter tout ce qui est nécessaire à mes déguisemens...

DORVAL.

Fort bien. Je vous encouragerai, je serai là.

FROSINE.

Non, j'exige que vous n'y soyez pas, vous nous trahiriez.

DORVAL.

Soit; je vous laisserai seule; mais j'attendrai l'évènement sans aucune inquiétude.

FROSINE.

Moi, j'ai grand peur d'échouer; ces sortes de travestissemens sont bien rebattus, bien usés; le connaisseur est difficile... On vient.

DORVAL.

C'est mon père. (*il la conduit à une porte de côté.*) Sortez par ici; le petit escalier vous conduira chez la portière.

FROSINE.

Allons nous préparer. (*elle sort.*)

DORVAL.

J'irai vous avertir

SCENE II.

FLORIMONT, DORVAL.

FLORIMONT.

Enfin j'ai fait partir mes comédiens.

DORVAL.

Déjà!

FLORIMONT.

J'ai trouvé une énorme gondole où je les ai tous emballés.

DORVAL.

Ils doivent être à leur aise.

FLORIMONT.

Mais ils ne sont pas mal.

Digitized by Google

Air : *L'amour galant suit son usage.*

Le père noble et la coquette
Sont assis tout près d'arlequin :
Le grime est avec la soubrette,
Et l'ingénue avec crispin :
La duègne, portant sa perruche,
Son épagneul et sa guenuche,
Est à côté du raisonneur ;
Auprès du cocher, j'ai mis gilles qui jure ;
Et puis j'ai campé le souffleur
Derrière la voiture.

DORVAL.

Il soufflera dans ses doigts... Mon père, vous ne sortirez plus ce matin ?

FLORIMONT.

Si fait, vraiment... Et nos passe-ports ?

DORVAL, *à part.*

Ah ! diable ! (*haut.*) Mais il doivent être expédiés, et si vous voulez, je vous éviterai la peine...

FLORIMONT.

A la bonne heure ; aussi bien je suis un peu las.

DORVAL.

Vous devez l'être beaucoup.... (*il prend son chapeau pour sortir.*) Je serai bientôt de retour.

FLORIMONT.

Passe aussi chez le tailleur.

DORVAL.

Oui, mon père.... (*rencontrant Frosine à la porte.*) A merveille.

SCENE III.

FLORIMOMT, FROSINE, *en paysanne, sous le nom de Nicette, et entrant en hésitant.*

FLORIMONT.

Qu'est-ce ? (*appercevant Frosine.*) Que demandez-vous, mon enfant ?

NICETTE.

Dame ! monsieur, je cherche queuqu'chose.

FLORIMONT.

Est-ce à moi que vous en voulez ?

NICETTE.

Non, monsieur, je ne vous en veux pas... Je demande un... un... oh ! mon dieu, comment donc qu'ils appelliont ça.... c'est un di... un direc...

FLORIMONT.

Un directeur ?

NICETTE.

Oui, c'est ça. . . . un directeu de comédie. . . V'là juste comm' on m'a dit de d'mander. . . J'avais ben peur de n'pas m'en souv'nir.

FLORIMONT.

C'est moi, ma bonne amie.

NICETTE.

Vous, monsieu.... oh !... c'est singulier.... Qui est-ce qui aurait dit ça ?... C'est un homme comme un autre.

FLORIMONT.

Mais oui, à-peu-près.

NICETTE.

Dam ! excusez... quand on ne connaît pas...

FLORIMONT.

Oh ! sans doute... Qu'elle est simple ! Enfin, ma bonne amie, que me voulez-vous ?

NICETTE.

C'est que...

FLORIMONT.

Parlez.

NICETTE.

Air : *Mamie Babichon*

J'n'sais pas pourquoi :
Mais, j'sens malgré moi,
Une crainte secrette.
Dam' c'est qu'voyez-vous,
J'arrive d'cheux nous,
Et j'm'apelle Nicette.

FLORIMONT.

J'entends... Vous arrivez de votre village ?

NICETTE.

D'puis trois jours.

FLORIMONT.

Vous cherchez à vous placer ?

NICETTE.

Oui, monsieur.

FLORIMONT.

Et vous venez savoir si je n'aurais pas besoin d'une servante ?

NICETTE.

Non, monsieur.

FLORIMONT.

Comment ?

NICETTE.

Je n'ai pas envie d'êt' servante... ah ben !

FLORIMONT.

C'est différent... Pardon, mademoiselle Nicette.

NICETTE.

Oh ! gn'a pas d'offense.

FLORIMONT.

Vous avez de l'ambition, à ce que je vois ?

NICETTE.

Oh ! non, monsieur, je n'connais pas ça, j'n'en ai jamais vu.

FLORIMONT.

Enfin, quels sont vos projets ?

NICETTE.

Mais... comment c'que vous dites ça ?

FLORIMONT.

Quel a été votre dessein en venant à Paris ?

NICETTE.

Dam ! monsieur, je n'sais pas.... j'demeure chez ma marraine, madame Grignolle.

FLORIMONT.

Madame Grignolle !

NICETTE.

La femme de M. Grignolle, qui est marchand de tableaux, rue de Tibautodé.

FLORIMONT.

Eh bien ! est-ce que vous êtes mal chez votre marraine?

NICETTE.

Ben du contraire : mais c'est que je m'en vas vous dire :

Air : *Décacheter à la porte.*

J'ai vu ma cousin' Suzanne,
Qui n'est pus un' paysanne,
All' a d'l'esprit tout plein.
Et vous sentez ben
Qu'moi, j'ai l'dessein
D'êt' com'ma cousin' Suzanne
Qui n'est pus un' paysanne.

FLORIMONT.

Je commence à comprendre...

NICETTE.

N'est-ce pas ?.... On m'avait ben dit que monsieur n'était pas bête...

FLORIMONT.

On vous a dit ça ?

NICETTE.

Si ben donc qu'pour en r'venir à ma cousine Suzanne, tout en arrivant à Paris, j'ai été la voir, ou c'qu'elle m'a donné un papier avec quoi on m'a laissé entrer dans un' grand' maison, ou c'que l'i avait ben du monde. Et pis, v'là un tas de ménétriers qui se sont mis à jouer tous ensemble, et ça faisait un bruit.... qu'on n'savait pas c'que ça voulait dire... Et pis, v'là qu'on ouvre un' belle chambre ou c'qui n'y avait personne. Mais tout d'un coup, vl'à qu'i vient d'biaux messieurs et d'bell' dames qui disions ci, qui disions ça, qui s'fâchions, qui chantions.... Et pis ma cousine était là, qu'était la plus brave et la plus belle... Eh pis, all' voulait s'marier avec un biau jeune homme, et pis l'père n'voulait pas, et pis ça s'est arrangé, l'père a consenti au mariage, et tout l'monde s'est en allé.

FLORIMONT.

Et cela vous a bien amusée...

NICETTE.

Oh ça ! oui... Le lendemain matin, j'sis r'tournée cheux Suzanne, parce que je m'suis dit, puisque ma cousine s'marie, j'doit être d'la noce.

FLORIMONT, *riant.*

C'est fort juste.

NICETTE.

Pas du tout, v'la qu'alle m'a dit qu'tout ça n'était qu'une

frime, qu'all' faisait comme ça tous les jours, et qu'on l'y baillait tout plein d'argent ; si ben qu'ça m'a donné l'envie d'faire comm' elle, et qu'on m'a dit d'venir vous trouver, pour qu'vous m'preniez dans vot' comédie.

FLORIMONT.

Mais, mon enfant, vous n'y songez pas... pour jouer la comédie, il faut savoir...

NICETTE.

Oh ! Monsieur, j'sais tout ..

FLORIMONT.

En vérité !

NICETTE.

Air : *Je suis né natif de Férare.*

Quand on veut fair' la comédie
On s'pare, on s'farde, on s'fait jolie,
Eh ! puis d'vant tout l'monde on s'fait voir
Pour montrer son petit savoir ; (*bis.*)
On minaude, on fait la gentille,
Eh ! pis, on babille, on babille,
Et tout c'qu'on dit d'pus beau, d'meilleur,
Dans un livre on l'apprend par cœur. (*bis.*)

FLORIMONT.

Oui, la mémoire est quelque chose, mais cela ne suffit pas.

NICETTE.

Oh ! j'sais ben ; l'i a encore les semblans... Ma cousine m'a conté ça.

Même air.

On fait semblant d'être agréable,
On fait semblant d'êtr' ben aimable,
On fait semblant d'avoir d'l'esprit,
Et queuq'fois de n'savoir c'qu'on dit. (*bis.*)
On fait semblant d'êt' langoureuse,
On fait semblant d'êt' amoureuse,
Que l'on m'essaye et l'on verra
Que j'sais fair' tous ces semblans là.
Oui, j'sais fair' tous ces semblans là.

FLORIMONT.

Ainsi vous croyez que c'est une chose bien aisée ?

NICETTE.

Certainement.

FLORIMONT.

Mais songez donc que vous n'avez ni le ton, ni la tournure..

NICETTE.

Air : *Du petit mot pour rire.*

J'sis un peu gauch' dans mon maintien,
J'sis un peu bête et je n'sais rien ;
C'est vrai, mais n'vous déplaise,
Au théâtre, à c'qu'on m'a conté,
Fille qu'a d'la docilité
Trouve, avec sa simplicité,
Queuqu'zun qui la déniaise.

FLORIMONT.

Cela se voit quelquefois.

NICETTE.

Oui, et j'ai déjà rencontré cheux ma cousine, un jeun' Monsieur qui m'donnera des leçons, et qui doit v'nir vous parler pour qu'vous m'preniez.

FLORIMONT.

Cela m'est impossible ; tous mes engagemens sont faits, et vous me seriez inutile.

NICETTE.

Bah !.. Vraiment ?

FLORIMONT.

Oh ! vraiment.

NICETTE.

En c'cas là, j'men vas chercher d'un aut' côté ; p'têt' ben trouverai-je quelqu'un qui voudra faire queuqu'chose d'moi.

FLORIMONT.

A la bonne heure : mais puisque vous prenez ce parti-là, je vous conseille de garder votre ton, votre costume, et vous jouerez les innocentes à merveille.

NICETTE.

Les innocentes !

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Oh ! qu'nennida ; d'vant tout chacun
Pis qu'à paraître enfin j'm'apprête,
J'veux laisser là c'vêt'ment commun
Et n'pus avoir l'air d'un' grand' bête ;
En changeant d'langage et d'habits

J'deviendrai pus intéressante.
Quand fill' des champs quitt' son pays,
Qu'all' vient fair' fortune à Paris,
C'n'est pas pour rester innocente. (*bis*)

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

FLORIMONT, *seul. Il regarde aller Nicette et riant.*

Ah ! ah ! ah !... la drôle de petite fille !... J'ai bien vu des prétentions ridicules, mais jamais je n'en ai rencontré de cette force... Arriver de son village, ne pas savoir un mot de français, et vouloir se faire comedienne ! Encore Mademoiselle ne veut-elle pas jouer les niaises ! Le seul emploi qui puisse lui convenir est précisément celui dont elle ne veut pas... Eh bien ! nous ne voyons que cela tous les jours... pauvres directeurs !... Au reste, c'est par-tout ailleurs comme chez nous.

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Peu de gens se rendent justice
Quand il faut choisir un emploi ;
Et l'espoir d'un gros bénéfice,
Est toujours leur suprême loi :
Toujours l'orgueil opiniâtre,
Dirige leurs vœux insensés.
Dans le monde comme au théâtre
Combien d'acteurs sont déplacés !

Eh bien ! aucun d'eux ne s'en doute : ils croyent convenir à toutes les places, parce que toutes les places leur conviennent.

SCENE V.

FLORIMONT, FROSINE, *en belle dame, sous le nom de Rosalie.*

ROSALIE.

N'est-ce pas vous qu'on nomme Florimont ?

FLORIMONT.

Oui, Madame. (*à part.*) Quel ton résolu !

ROSALIE.

Enchantée de vous rencontrer. Vous ne me connaissez-pas ? tant pis pour vous. Je m'appelle Rosalie, je suis artiste dramatique, et j'ai quelque réputation. Je ne suis pas venue vous offrir mes talens, parce que mon usage n'est pas d'aller chercher un directeur... Je ne fais jamais le premier pas.

FLORIMONT.

Je le crois... Vous méritez bien qu'on aille au devant-de vous.

ROSALIE.

Compliment banal, et tout-à-fait déplacé, puisque vous ignorez ce que je peux valoir.

FLORIMONT.

Pardon, Madame...

ROSALIE.

Ecoutez... J'ai une cousine de par le monde, une jeune personne arrivant de son village.

FLORIMONT.

Ah ! Ah !

ROSALIE.

Une sotte, une imbécile, qui ne sait ni lire, ni écrire, ni parler, ni marcher, et qui s'est mis dans la tête de jouer la comédie.

FLORIMONT.

Elle sort d'ici.

ROSALIE.

Je le sais ; vous l'avez refusée, c'est bien : mais elle doit vous être recommandée par un jeune homme ; ce jeune homme est mon amant, et doit être mon mari.

FLORIMONT, *à part.*

Pauvre jeune homme !

ROSALIE.

Il est bien fait, spirituel, aimable ; mais étourdi, léger, volage : il a mille défauts, comme tous les hommes !

FLORIMONT.

Tous les hommes !

ROSALIE.

Tous.

Air : *Du ballet de Psiché.*

Menteurs,
Imposteurs,
Afronteurs,
Séducteurs.
Suborneurs,
Raisonneurs,
Sermoneurs,
Chicanneurs;
Souvent
Nous bravant,
Et par fois,
Sous nos lois,
Filant doux,
A genoux,
Devant nous.

Le jeune homme est fade,
Maussade,
Ou gai par foucade;
Il rit,
Sans esprit.
Le vieillard se fâche,

Il gronde, il rabache;
Et tous,
Sans relâche,
Sont fous,
Menteurs,
Imposteurs; etc.

Par leurs souplesses,
De nos faiblesses,
A chaque instant
Profitant,
Et pourtant
Blâmant,
Constamment,
Hautement,
Nos desirs,
Nos plaisirs,
Et nos goûts
Les plus doux.

Menteurs,
Imposteurs. etc.

FLORIMONT.

Madame, vous jugez mon sexe un peu sévèrement.

ROSALIE.

Monsieur, quand il y a dix ans qu'on joue les amoureuses, on sait ce que vallent les hommes.

FLORIMONT.

Quoi ! depuis dix ans vous jouez...

ROSALIE.

Les jeunes amoureuses et les ingénues.

FLORIMONT.

Depuis dix ans !

ROSALIE.

Cela vous étonne !

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Apprenez qu'un pareil talent
Est inné dans notre famille,
Et que dans cette emploi brillant
Je me trouve de mère en fille :
Ma grand'mère, pendant trente ans,
Pour amoureuse fut connue,
Et ma mère, ayant dix enfans,
Jouait encore l'ingénue.

FLORIMONT.

Et vous avez le projet de l'imiter ?

ROSALIE.

Je la surpasserai, Monsieur... Douteriez-vous de mes moyens ?

FLORIMONT.

Non, Madame : mais vous ne réfléchissez pas...

ROSALIE.

Je ne réfléchis pas ? que voulez-vous dire ? me prenez-vous pour une étourdie, une extravagante ; ai-je l'air d'une folle ?

FLORIMONT.

Je ne dis pas cela ; vous paraissez si raisonnable ! vous pouvez même être une très-bonne ingénue, puisque l'art de jouer la comédie n'est que l'art de se contrefaire.

ROSALIE.

Vous raillez, je pense... Prenez-y garde : j'entends fort peu la plaisanterie, et quoique naturellement douce et timide, je me fâche quelquefois, je m'emporte, et malheur à qui m'ose résister !

FLORIMONT.

Je n'ai pas du tout ce projet-là.

Air : *C'est un sallon de compagnie.*

Vous résister n'est pas permis ;
Et je vous dirai sans mystère
Qu'aux femmes moi je suis soumis,
Par état et par caractère.
Des femmes je subis les lois,
C'est pour les servir que j'éxiste,
Elles me cèdent quelquefois,
Mais jamais je ne leur résiste.

ROSALIE.

En ce cas nous serons bientôt d'accord. Je reviens à l'objet de ma visite et au jeune homme dont je vous ai parlé. Il a, comme je vous l'ai dit, l'intention de vous recommander ma parente, en vous engageant à la recevoir et à l'emmener à Dijon, où, sans doute, il a le projet de la suivre. L'intérêt qu'il prend à cette jeune fille m'est suspect, et à juste titre : c'est vous dire assez que je veux, que j'entends, que j'exige que vous vous refusiez à toutes les instances qu'il pourrrait vous faire à cet égard.

FLORIMONT.

Oui, Madame.

ROSALIE.

Vous me le promettez ?

FLORIMONT.

Je vous en donne ma porole.

ROSALIE.

Je la reçois : y manquer serait me mettre dans la dure nécessité de vous faire une scène dont je serais vraiment affligée, mais dont je ne garantirais pas les suites.

FLORIMONT.

Je ne vous donnerai pas cette peine-là.

ROSALIE.

Je l'espère... Adieu, Monsieur.

FLORIMONT.

Adieu, Madame. *Elle sort.*

FLORIMONT.

Je vous en félicite. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, et ce qui me procure l'avantage de vous voir ?

FORLIGNAC.

Jé m'appelle Forlignac d'Esquivas, ci-dévant chévalier gascon, mainténant citoyen francais, l'un vaut bien l'autre... Jé viens dans lé désir dé vous être utile; non pas dé ma boursé, cé moyen n'est plus à mon usagé ; cé n'est pas commé au tems passé

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Aux bords de la Garonne,
Dans plusieurs beaux châteaux,
J'avais plus qué personne,
Valets, chiens et chevaux ;
Mais lés malheurs du tems sont vénus mé surprendre.
Jadis, gascon riche et puissant,
Jé n'ai plus rien que mon accent
Qu'on n'a pas pu mé prendre.

FLORIMONT.

Et cependant, comme il n'y a plus de Gascogne, vous n'êtes plus Gascon.

FORLIGNAC.

Air : *Maman pour me désennuyer.*

En changeant lés choses et lés noms,
Quand on a supprimé la Gascogne,
Sans doute on eut dé bonnes raisons,
Et l'on fit d'éxcélenté bésogne :
Mais on n'a jamais vû tant dé gascons,
Qué dépuis qu'il n'est plus dé Gascogne. } *bis.*

FLORIMONT.

J'en conviens.

FORLIGNAC.

Ah ! mon cher, sans compter lés enfans dé la Garonne, qué dé Gascon ! qué dé Gascon !

FLORIMONT.

Voulez-vous bien m'apprendre en quoi vous avez la bonté de vouloir m'obliger ?

FORLIGNAC.

Lé voici : vous êtes directeur dé spectacle ! vous avez besoin dé bonnes piéces, dé bons acteurs et dé bons amis

pour les soutenir : c'est en céci qué jé puis vous être d'une grande utililité.

FLORIMONT.

Mais il me semble que si j'avais seulement de bons acteurs et de bonnes piéces...

FORLIGNAC.

Sans douté : mais la meilleur, comme vous savez, à son côté faible,

Air : *Courons de la brune à la blonde.*

Dans plus d'un nouvel ouvrage,
Vingt couplets sont applaudis ;
Lé public vous encourage
Par dés bravos et des *bis* :
L'auteur a droit de s'attendre
Au succès le plus complet :
Mais souvent il touche à l'esclandre ;
Quand tout fait
De l'effet
Vient un couplet
Qui déplait ;
Le sifflet
Est tout prêt ;
Un arrêt
Bien formel,
Est porté,
Adopté,
Sans appel ;
Et la pièce est dé Flandre.

FLORIMONT.

Cela se voit quelquefois.

FORLIGNAC.

Jamais quand jé protége l'auteur ; les billets qu'il mé donne, jé les distribue à mes amis ; jé les range autour dé moi, et jé dirige tous leurs mouvemens. La toile sé lève, jé né dis mot, dé peur d'être suspect. L'acteur paraît, jé né dis mot, les premières scènes vont bien, jé né dis mot encore. Lé public applaudit, jé suis dé là... les mains dans les poches... Vient-il un moment dé froid ? j'ai la parole, et jé la communique à tout ce qui m'entoure... C'est bien écrit... c'est d'un bon ton... la pensée est délicate, lé mot est fin... cé n'est pas senti, mais c'est charmant... Survient-

il un murmure d'improbation, jé l'arrête dés sa naissance, et, sécondé dé mes affidés, jé l'étouffe sous l'applaudissement des pieds, des mains, de la voix... Paix là ! silence !... Laissez parler l'acteur ; écoutés la piéce ; à bas la cabale !... à la porte lé perturbateur !... Ensuité les grands cris, les grands mouvémens, les bravos ; la piéce est sauvée, et par cet heureux manége, jé la réléverais des antipodes pour la porter aux nues.

FLORIMONT.

C'est possible : mais à quoi cela mène-t-il ?

Air : *sans cesse à la ville, à la cour.*

Ces trompeurs applaudissemens
En imposent quelques momens :
Mais quand l'auteur, par ce moyen,
Réussit à la dérobée,
Notre caissier s'apperçoit bien
Que la pièce est tombée.

FORLIGNAC.

Ah ! voilà l'inconvénient, mais c'est lé seul. Parlons d'autré chose. Mon cher, jé veux vous fairé un cadeau.

FLORIMONT.

Un cadeau !

FORLIGNAC.

Un vrai cadeau. Jé veux vous présenter uné pétite paysanné, une innocente, une Agnés.

FLORIMONT.

Arrivée de son village, depuis trois jours, et qui veut jouer la comédie ?

FORLIGNAC.

Elle en a la fureur... Mais d'où savez-vous ?

FLORIMONT.

Elle est venue se présenter elle-même.

FORLIGNAC.

Voyez-vous l'impatience ! comment la trouvez-vous ?

FLORIMONT.

Elle ne sait rien.

FORLIGNAC.

Elle apprendra, mon cher, elle apprendra... Avec beaucoup de zèle, on parvient à tout, et l'on commande l'indulgence.

Air : *Pourquoi ces détours superflus.* (de Scaron.)

Les spectateurs sont satisfaits,
Quand dé bien faire on a l'envie.

FLORIMONT.

Le public veut des talens faits.

FORLIGNAC.

Oui, mais distinguons, jé vous prie,
Dans ses goûts toujours estimés,
Lé partère il a des caprices :
S'il veut les acteurs tout formés,
Il aime à former les actrices.

FLORIMONT.

C'est votre façon de voir, ce n'est pas la mienne ; d'ailleurs, j'ai eu la visite d'une certaine dame de vos amies, qui n'approuve pas l'intérêt que vous prénez à cette innocente.

FORLIGNAC.

Comment la nommez-vous, cette dame ?

FLORIMONT.

Rosalie.

FORLIGNAC.

Rosalie ! ah ! diable !... elle sait déjà... tant pis sansdis... C'est une ancienne connaissance que j'ai mise au théâtre, et dont j'ai fait la réputation... Celle-là, par exemple, cé n'est pas une Agnès ; c'est un vrai démon.

FLORIMONT.

Je m'en suis apperçu.

FORLIGNAC.

Qué voulez-vous faire ? chacun a ses faiblesses. La perfection n'est pas dé cé monde ; et moi-même, vous né lé croirez pas, j'ai des défauts.

FLORIMONT.

En vérité !

FORLIGNAC.

Mais basté ; jé férai entendre raison à Rosalie : ainsi, mon cher, il faut que vous fassiez affaire avec la pétité. Eh donc, pas plus tard qué démain, jé vous la ramène.

FLORIMONT.

Cela est inutile.

FORLIGNAC.

A démain:.. adioucias.

FLORIMONT.

Mais, je vous assure que cette fille.

FORLIGNAC.

Air : *Vaudeville d'Albuzar.*

Qué jé la fassé répéter,
Et vous la verrez sur la scène
S'exprimer et sé présenter
Avec une aisancé certaine :
Ayant un gascon pour appui,
Et deux ou trois tours dé coulisse,
Bien fin, certes ! séra celui
Qui réconnaîtra la novice. } *bis.*

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

FLORIMONT, *seul.*

Voilà de mes donneurs de leçons, qui s'imaginent pouvoir faire un comédien du premier venu.

Air : *De Wacher.*

Les leçons de lexpérience
Peuvent former en débutant,
Lorsque sur la scène il commence
Avec le germe du talent :
Mais si la nature sévère
A déshérité l'écolier,
Tous ses maîtres n'en pourront faire
Qu'un acteur froid et grimacier.

SCENE IX.

FLORIMONT, FROSINE, *sous l'habit de Mme. Grignole.*

Mad. GRIGNOLE, *parlant dans toute la scène avec une grande volubilité.*

C'est sans doute à M. Florimont, que j'ai l'honneur de parler ?

FLORIMONT.

A lui-même.

Mad. GRIGNOLE.

Air : *Envain je l'appelle.* (du Faucon.)

Timide et tremblante,
Faible et chancelante,
Je viens à genoux,
M'adresser à vous ;
Quoiqu'en vérité
Chez vous je m'expose, } *bis.*
Mon cœur se repose
Sur votre équité.
Oui, je me repose (*bis.*)
Sur votre équité } *bis.*
Oui, je me repose ;
Mon cher directeur ; } *bis.*
Ah ! sauvez la vertu, l'honneur.

FLORIMONT, *l'empêchant de se mettre à genoux.*

Que dites-vous, madame ? est-il possible qu'avec cette figure respectable...

Mad. GRIGNOLE.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, Monsieur ; grace au ciel, des principes solides, une vertu à toute épreuve, et une longue expérience, m'ont mise à l'abri des séductions des hommes.

FLORIMONT.

Ah ! vous me rassurez.

Mad. GRIGNOLE.

Je viens, Monsieur, vous parler d'une jeune fille qui s'est présentée chez vous ce matin.

FLORIMONT.

Ah !... vous êtes peut-être...

Mad. GRIGNOLE.

Je suis sa marraine...

FLORIMONT.

Madame Grignole.

Mad. GRIGNOLE.

Epouse de Monsieur Grignole, marchand de tableaux, pour vous servir, Monsieur, si j'en étais capable. J'ai beaucoup d'amitié pour ma filleule, et je viens d'apprendre, avec bien de la douleur, que vous l'avez engagée pour jouer la comédie sur votre théâtre.

FLORIMONT.

Vous êtes dans l'erreur, madame, et je vous assure...

Mad. GRIGNOLE.

Je me doutais bien que vous n'en conviendriez pas. La pauvre petite! je comptais la guider dans la voie du salut; lui donner le goût des exercices pieux, la soustraire aux embûches du tentateur... Je l'avais si bien endoctrinée.

FLORIMONT.

Mais je vous répète...

Mad. GRIGNOLE.

Air : *Il n'est pire eau que.*

Sur ses devoirs ici prenant le change,
Elle perdra tout le fruit du sermon.
De cet enfant je voulais faire un ange;
Vous en allez faire un démon.

FLORIMONT.

Un démon!

Mad. GRIGNOLE, *s'attendrissant davantage.*

Je sais ce que c'est, monsieur, j'ai dans ma jeunesse, et par complaisance, joué le rôle de *Zaïre*, en société bourgeoise; société très-honnête assurément, mais composée de jeunes gens aimable et séduisans : l'Orosmane, surtout..... ah! comme il était beau! comme il exprimait l'amour!

Air : *Tout consiste dans la manière.*

Tout haut il parlait pour son rôle,
Et tout bas il parlait pour lui.
Pour repousser ce jeune drôle,
Mon bon ange fut mon appui;
Mais je sus de si peu de chose
Résister,
Que c'est bien tout au plus si j'ose
M'en vanter.

FLORIMONT.

Eh bien! ne vous en vantez pas : mais écoutez-moi. Il est bien vrai qu'une jeune villageoise, nommée Nicette...

Mad. GRIGNOLE.

C'est cela : Nicette.

FLORIMONT.

S'est présentée chez-moi aujourd'hui pour jouer la comé-

die ! mais je l'ai trouvée si ignorante, si sote, si gauche, que je l'ai congédiée avec invitation de renoncer à un art dont elle n'a aucune espèce d'idée.

Mad. GRIGNOLE.

Vous l'avez jugée comme cela ?

FLORIMONT.

Oui ; elle est si bête.

Mad. GRIGNOLE.

Et vous avez tant d'esprit !

FLORIMONT.

Je ne dis pas cela.

Mad. GRIGNOLE.

Non, mais quand vous le penseriez, cela ne m'étonnerait pas.

Air : *La chose vaut mieux que.*

Tout homme prétant à l'esprit,
Et tout homme en use,
En abuse ;
Notre esprit,
A nous c'est la ruse :
L'homme est docte, il est érudit ;
Mais sans contredit
A le tromper quand on s'amuse, } *bis.*
La ruse
Vaut mieux que l'esprit.

FLORIMONT.

Comment donc, Mad. Grignole, mais pour une dévote vous ne l'entendez pas mal.

Mad. GRIGNOLE.

Moi, monsieur, je n'entends rien du tout.... d'ailleurs, la dévotion ne détruit pas le naturel.

« La femme est toujours femme... »

FLORIMONT.

Molière l'a dit.

Mad. GRIGNOLE.

Et Molière disait bien... à ce que prétendent ceux qui l'ont lu... Ainsi, d'après l'assurance que vous me donnez, je puis espérer que vous n'engagerez pas ma filleule.

FLORIMONT.

Vous pouvez en être bien sûre.

Mad. GRIGNOLE.

C'est que mon mari ne pense pas, à beaucoup près, comme moi. Je sais qu'il approuve en secret la résolution de la petite. Et je ne serais pas surprise qu'il vînt vous solliciter pour elle.

FLORIMONT.

Il n'obtiendrait rien ; mon parti est pris irrévocablement.

Mad. GRIGNOLE.

Le ciel vous maintienne dans ces heureuses dispositions. Je vais le prier pour la prospérité de votre entreprise...

FLORIMONT, *voulant la reconduire.*

Puisse-t-il exaucer vos vœux.

Mad. GRIGNOLE.

Restez donc.

FLORIMONT.

Vous le voulez?

Mad. GRIGNOLE.

Air : *Accompagné de plusieurs autres.*

Votre obligeante honnêteté,
Sur tout votre docilité,
Ont bien droit de me satisfaire.
Je vois, malgré les mécréans,
Qu'il est encor de bonnes gens,
Dont on fait tout ce qu'on veut faire.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

FLORIMONT, *la suivant des yeux.*

Heim!.. qu'est-ce que vous dites donc?... Serait-ce une épigramme?... Elle est maligne la dévote: c'est tout simple, elle a joué la tragédie... J'aurais voulu la voir dans son rôle de Zaïre... J'aime beaucoup les théâtres bourgeois.

Air : *Vaud. du Procès.*

Ami constant de la gaîté,
Quand au spectacle je veux rire,
J'aime à voir en société
Mahomet, *Mérope*, Zaïre :
Sur ces théâtres-là, vraiment,
Nous donner une tragédie,
C'est un moyen bien innocent
D'en faire la parodie. (*bis.*)

Cette chère femme tremble pour le salut de sa filleule... Mais à propos, elle m'a menacé de la visite de son mari... oh! je suis las d'entendre parler de cette petite imbécille, et je vais sur-le-champ faire dire que je suis sorti. Mais qu'est-ce que j'entends donc?

SCENE XI.

FLORIMONT, FROSINE, *en poissarde, sous le nom de* JAVOTTE.

JAVOTTE, *dans la coulisse.*

La porte à gauche, vous dites. Ah!... oui... j'y suis.

FLORIMONT,

Qu'est-ce que j'entends-là.

JAVOTTE, *en entrant.*

Eh ben! où donc qu'il est c'bel homme? J'n'en vois pas pus que d'sus ma main.

FLORIMONT.

Que veut cette femme?

JAVOTTE, *l'appercevant.*

C'est p'têt' ça... et ben tant mieux; autant vaut c'bijou-là qu'un autre.

FLORIMONT.

Cette portière est incroyable de me laisser entrer des gens de cette espèce-là. Ecoutez donc, ma chère.

JAVOTTE.

Ma chère... Tiens c't'autre, sa chère! Dis donc, Cadichon, est-ce que j't'avons couté queuqu'chose?

FLORIMONT.

On n'entre pas comme ça.

JATOTTE.

Et comment veux-tu donc que j'entre? par la fenêtre?

FLORIMONT.

Vous faites un bruit avec vos sabots...

JAVOTTE.

Voyez-vous! c'magot.

Air : *Des Visitandines.*

D'porter des sabots j'nous font gloire,
Quoiqu'ça donne l'air un peu commun,
Je n'voulons pas m'en faire accroire,
Aussi j'ons l'estime d'un chacun. *(bis.)*
Dans tout l'quartier c'est chos' prouvée,
J'marchons à l'abri des propos.
Que d'gens ont quitté leux sabots
Qui n'vont pas comm' moi tête levée. *(bis.)*

FLORIMONT, *impatienté.*

C'est possible, mais que demandez-vous ?

JAVOTTE.

Avec ta figure de tambour de basque, comme tu rudoyes l'pauvre monde !

FLORIMONT.

Je n'ai pas le tems d'écouter...

JAVOTTE.

N'fais pas l'méchant, mon p'tit. Ça n'te va pas. T'as l'air trop bonne personne.

FLORIMONT.

Ah ça ! finirons-nous enfin ?

JAVOTTE.

Oui, mon p'tit Séraphin. Je n'demande pas mieux que d'finir queuq'chose nous deux.

FLORIMONT.

Que venez-vous chercher ici ?

JAVOTTE.

Quand ça n'serait que l'plaisir de t'voir, t'en vaut ben la peine. J'avons queuq'fois payé deux sols des curiosités qui n'te valions pas.

FLORIMONT.

Venez-vous ici pour m'insulter ?

JAVOTTE.

Moi, t'insulter ! queu blasphème ! moi qui suis la politesse en propre original.

FLORIMONT.

Il y paraît ; mais je vois que le plus court est d'en rire.

JAVOTTE.

J'te l'conseille, mon chou.

FLORIMONT.

Ah ça! tu vas me dire...

JAVOTTE.

Qui j'suis? c'est ben aisé. Ça s'voit à mon costume; je m'nomme Javotte. J'sis marchande fruitière-harangère su l'pavé d'Paris, ou c'que j'ons ben d'la peine à faire mon chemin, quoique j'trotions du matin au soir. L'commerce n'va pas, ma p'tite femme, ça n'va pas du tout.

FLORIMONT.

Que veux-tu? tout le monde se plaint, et si tu n'as pas autre chose à me dire...

JAVOTTE.

J'ai à te dire qu't'as fait un' bêtise, c'matin.

FLORIMONT.

Mais si je n'en ai fait qu'une, ce n'est pas de trop.

JAVOTTE.

Patience! la journée n'est pas finie; t'as enrôlé pour ton théâtre une certaine Nicette...

FLORIMONT.

Tu la connais aussi.

JAVOTTE.

Eh! oui, cri-cri... Pisqu'c'est la cousine d'ma cousine, faut ben que j'sois sa parente. Est-ce qu'on peut r'nier son sang? et si c'te p'tite fille n'est qu'une bête, c'est i sa faute? all' est v'nue au monde comme ça, c't'enfant.

FLORIMONT.

C'est vrai.

JAVOTTE.

Mais c'n'est pas une raison pour que t'en ayes l'embarras. J'ne voulons pas qu'un honnête homme soit trompé, c'n'est pas là c'qui t'faut.

FLORIMONT.

En vérité.

JAVOTTE.

Non. Je te le dis en amie; foi d'fille, ou d'femme, comm' tu voudras. C'n'est pas là c'qui t'faut; mais écoute.

Air : *De la croisée.*

P'têt' ben qu'd'ell' tu n'peux pas t'passer;
Mais, mon bon ami, qu'à ça n'tienne.

J'nous offrons pour la remplacer.
V'là qu'est dit : je m'fais comédienne,
A la halle ou c'que j'mange l'mien,
I's'pass' pus d'un jour sans qu'j'étrenne,
Sur la rivier' je n'fais pu rien,
Faut qu'j'travaill' sur la scène.

FLORIMONT.

Fort bien ! dans ton désespoir tu t'élances sur le théâtre.

JAVOTTE.

Ce n'sra pas la première fois ; j'sommes connu cheux Mareux et au Mont-Parnasse.

Air : *De Manon Giroux.*

J'avons joué la comédie
Et mêm' l'opera ;
J'avons joué la tragédie,
Et j't' prouv'rons ça ;
I faut m'entendr' quand j'déclâme,
Quand j'entre en fureur...
Tiens, si tu m'voyois dans le drame
J'gag' que j'te frais peur.

FLORIMONT.

Je n'en doute pas.

JAVOTTE.

Et l'genre poissard donc.

FLORIMONT.

Comme dans le drame... Epouvantable.

JAVOTTE.

Ah ça ! voyons... J'nous arrangeons-ty ? j'nous arrangeons-ty pas ?

FLORIMONT.

Je ne nous arrangeons pas.

JAVOTTE.

Tant pis pour toi, Colas. En tout cas, si tu t'ravises, inform'toi, not' réputation est sans tache, ni pus ni moins qu'un' glace.

Air : *Allons la voir à Saint-Cloud.*

J'aimons avant tout l'honneur,
Et je craignons le scandale ;
On m'connait pour ma douceur,
Au marché comme à la halle :

Les aut's ont beau m'asticoter ;
J'n'aimons pas à nous disputer :
Mais, si s'donn' quequ'taloches,
J'nons pas nos mains dans nospoches. } bis.

FLORIMONT.

J'en suis persuadé.

JAVOTTE.

Je n'te dis pas adieu. J'allons r'venir avec Nicette.

FLORIMONT.

Non. Je t'en dispense.

JAVOTTE.

Au r'voir, bijou. Il est genti. Je l'aime.... Faut que j'me l'conserve.... Dis donc, cadet, rend-moi un service ; fait toi mettre sous verre, d'peur des mouches.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

FLORIMONT, *seul.*

Quel caquet affilé !... Celle-ci du moins trouverait sa place, si l'on revenait au genre poissard ; et ma foi, n'en déplaise aux gens de goût et à la bonne compagnie.

Air : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Je soutiens que c'est dommage
Qu'un tel genre soit proscrit ;
Car ce burlesque langage
A sa gaîté, son esprit.
De ces commères bavardes,
J'aime le ton décidé ;
Mais pour les scènes poissardes
Ou retrouver un *Vadé*?

Au reste, je suis las d'entendre parler de cette imbécille de Nicette, et de peur qu'il ne m'arrive encore quelqu'un de sa famille, je vais sortir par cette porte.

(*Comme il va pour s'en aller par la porte de côté, il se rencontre avec Dorval, donnant la main à Frosine, dans son costume de Frosine.*)

SCENE XIII ET DERNIERE.

FLORIMONT, DORVAL, FROSINE.

FLORIMONT.

Ah! te voilà! Tu viens fort à propos pour me débarrasser... Quelle est cette dame?

DORVAL.

Mon père, c'est la personne dont je vous ai parlé... mademoiselle Frosine,

FROSINE.

C'est moi, Monsieur, qui ai pris la liberté de vous écrire...

FLORIMONT.

J'ai eu, Mademoiselle, l'honneur de vous répondre....

FROSINE.

Que vous n'aviez pas précisément besoin d'une soubrette, mais d'une personne qui sût au besoin suppléer à tous les emplois, et c'est ce qui me fait hasarder une nouvelle démarche.

FLORIMONT.

C'est-à-dire, que vous vous croyez capable...

FROSINE.

D'essayer d'être cette personne-là.

FLORIMONT.

Oh! oui, quand on veut se placer on ne doute de rien. C'est comme une petite paysanne que j'ai vue ce matin.

FROSINE, *prenant successivement tous les tons des personnages qu'elle a joués.*

Dam' c'est qu'voyez-vous,
J'arriv' de cheux nous,
Et j'm'appelle Nicette.

FLORIMONT, *surpris.*

Nicette!

FROSINE.

Vous ne me connaissez pas; tant pis pour vous, on me nomme Rosalie. Je suis artiste dramatique.

FLORIMONT.

Quoi! vous seriez...

FROSINE, *en gascon.*

Forlignac des Esquivas, ci-devant chevalier gascon.

FLORIMONT.

Et sans doute madame Grignole.

FROSINE.

Epouse de M. Grignole, marchand de tableaux, pour vous servir, si j'en étais capable.

FLORIMONT.

Et ma commère Javotte?

FROSINE.

Est-ce que tu ne me connnais pas, Colas?

FLORIMONT.

Je ne reviens pas de ma surprise.

DORVAL.

Engagez-la, mon père.

FLORIMONT.

A ce que je vois, vous étiez d'intelligence.

DORVAL.

Oui, mon père, j'aime Mademoiselle, et j'ai le bonheur d'en être aimé; vous m'avez toujours dit que vous vouliez que j'épousasse une femme qui put vous être utile et s'attacher à votre théâtre.

FROSINE.

Si je suis assez heureuse pour vous convenir sous ce double rapport, je vous donnerai sur ma famille tous les renseignemens que vous pourrez desirer.

FLORIMONT.

Ma foi, d'après cela...

Air: *De la piété filiale.*

Je vois sans opposition
Qu'à Dorval vous avez su plaire,
Soyez ma fille et ma pensionnaire:
J'y mets pourtant une condition.
Il faut, pour achever l'ouvrage,
Que le parterre soit content,
C'est lui qui doit sceller l'engagement
Et le contrat de mariage.

TOUS.

C'est lui qui doit sceller l'engagement
Et le contrat de mariage.

DORVAL.

Mon père, j'ai bonne espérance.

FROSINE.

Je n'ose compter sur mes faibles talens ; mais si un travail assidu, et un zèle infatigable...

FLORIMONT.

C'est tout ce qu'il faut pour obtenir de l'indulgence, et j'espère que nous ferons quelque chose de la dernière venue.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau.*

FROSINE.

Quoi ! rien de neuf, dit un savant,
Bon dieu ! quelle humeur est la sienne !
Et ! ne voyons nous pas souvent
Rajeûnir une chose ancienne.
Plus d'une mode de nos jours
Par nos grand'pères fut connue :
Et pourtant on aime toujours
La dernière venue.

DORVAL.

Sur les femmes, sur les maris,
Par la chronique scandaleuse,
On voit propager dans Paris
Mainte anecdote merveilleuse ;
Et quoique plus d'une, à bon droit,
Pour absurde soit reconnue,
Tonjours on écoute et l'on croit
La dernière venue.

FLORIMONT.

Nous avons vû depuis long-tems
Bien des mémorables journées :
Toutes eurent des partisans,
Et toutes furent condamnées :
L'homme prudent n'en disait rien,
Par une sage retenue :
L'homme adroit trouvait toujours bien
La dernière venue.

FROSINE, *au public.*

Pour juger nos faibles talens,
Vous tenez en main la balance :
Au Vaudeville, dès long-tems
On connaît votre bienveillance.

Pour les enfans de la gaîté
Votre indulgance est continue.
Traitez avec même bonté
La dernière venue.

FIN.